

Train, Étoiles, Sale Gueule

48382011

Journal de Bord AFA

pilote : Lieutenant Bombara
identifiant pilote : 11 XD 2563
age : 37 ans
véhicule : Delphinapterus Leucas
identifiant véhicule : Bravo 0-4-13

Je suis Gobo Bombara, conducteur de train stellaire, né sur la Boule Coloniale Aros 18. Le plus jeune pilote de toute l'histoire de l'Aéro Ferroviaire Astronautique.

Devenu fou, je file à travers les étoiles. Perdu dans l'espace, frisant les moustaches de la Ligne Kármán, qui définit la limite de l'espace selon la Fédération, je me rappelle les paroles de Louis Amade, pour cette chanson de Gilbert Bécaud, un vieil artiste français du milieu du XX^e siècle.

« Une gare au petit matin,
Deux amours se tiennent la main.
Ils sont tristes ou ils sont heureux.
On n'en sait rien, mais ils sont deux.
La vie c'est ça, tu le sais bien :
Un train s'en va, un autre vient.
On prend toujours un train pour quelque part,
Un grand train bleu, un grand train blanc, un grand train noir.
On prend toujours un train pour quelque part.
Au bout du quai flottent des mains et des mouchoirs.
Toi et moi, nous irons très loin.
On s'aimera tant et si bien
Que le monde entier n'en saura
Ni le comment ni le pourquoi.

Un jour, les derniers jours viendront.
Nous prendrons le dernier wagon.
On prend toujours un train pour quelque part,
Un grand train bleu, un grand train blanc, un grand train noir.
On prend toujours un train pour quelque part.
Au bout du quai flottent des mains, des au revoir. »

Mes passagers sont restés sur le quai d'embarquement spatial. Ils ne prendront pas de train pour quelque part. Je ne veux plus de ces injonctions hiérarchiques et arbitraires qui ne peuvent imaginer un train, et ceux assis dedans, faire autre chose que toujours se rendre d'un point A à un point B.

Train, Étoiles, Sale Gueule

48382011

Puisqu'il y a des avions sans ailes, des livres sans verbes, pourquoi pas un train sans destination ?

Assis au poste de pilotage complètement automatisé, je contemple les sphères gazeuses auto-gravitantes entre lesquelles mon véhicule à traction thermique se contorsionne.

Je me perds dans mes pensées. Je laisse remonter mon passé. Mes souvenirs, galaxie d'expériences affectives de désagrément et d'aversion, me submergent à nouveau. Je n'ai plus la force de retenir ce flot somatique et psychique dans mon petit crâne. La douleur éclate en sanglots qui nimbent les hublots de mes yeux d'une buée mélancolique. Presque neurasthénique.

Je me demande ce qu'elle a pu devenir. Je me disais que, un jour ou l'autre, nos chemins arriveraient bien à se croiser à nouveau. Je voulais croire que nous nous retrouverions dans dix ans, quand cela irait mieux pour elle comme pour moi. Cela fait vingt ans, et nous ne nous sommes toujours pas retrouvés. C'est peut-être mieux ainsi. Pour elle surtout, parce que ce fut la seule qui me toléra contre elle. Pudiquement, bien sûr. Platoniquement surtout.

Les autres femmes ne m'ont jamais vraiment regardé autrement que comme celui avec qui elles ne voudraient surtout pas être. Un peu la ligne jaune à ne pas franchir. Je ne leur en veux pas. Je ne leur en ai jamais voulu. Comment le pourrais-je ?

J'ai toujours essayé de comprendre les réactions des femmes. Quand tu te regardes dans la glace et que ta gueule te donne envie de pleurer, il y a bien un moment où il faut essayer de comprendre les réactions des femmes. Comprendre qu'elles ne veuillent pas venir contre toi, dans tes bras. Accepter cette face de monstre, ce physique pas cadeau. Pas facile, mais, comme disait Gainsbourg, un autre vieil artiste français du milieu du XX^e siècle :

« Enfin faut faire avec ce qu'on a, La sale gueule mais on y peut rien ».

Il doit exister des personnes qui parviennent à se débrouiller avec ce qu'elles ont. Pas moi. Alors que faire dans ce cas là ? Tenter de vivre une vie normale ? Que quelqu'un m'explique le concept de « vie normale », dans ce monde de tarés, où les uns marchent sur les autres le sourire aux lèvres. Où, pour un tas immonde de raisons toutes plus mauvaises, les nobles officiers de la Fédération Astronautique Militaire, appuyés dans leur tâche par les dignes représentants de l'Autorité Politique et Industrielle, colonisent toute planète, habitée ou non, repérée par les yeux mécaniques et grossissants de nos géniaux astrono-explorateurs. Et mettent au pas les formes de vie éventuelles rencontrées lors d'enrichissants échanges de coups de canons ravageurs.

J'ai bien voulu essayer, et j'ai bien voulu y croire, mais, définitivement, mon

Train, Étoiles, Sale Gueule

48382011

soleil est noir et j'ai le désespoir. Barbara, encore une vieille artiste du XX^e, chantait déjà mon mal de vivre.

Tu te couches chaque soir, dans un état pire que celui de la veille, en espérant ne pas te réveiller le lendemain. Chaque lendemain, tu te réveilles. Ironie du sort ? Il faut bien s'occuper en attendant.

Je pris le temps de faire des études, celui de me former à occuper un poste de travail. Passer les concours de l'Aéro Galactique et finir ici, derrière cette console débile à conduire des boudins métalliques entre des planètes colonisées, soumises et opprimées.

Une autre image déchire le voile moite de mes souvenirs pénibles. Petite soeur. Joli visage blond, air farouche de celle qui sait ce qu'elle veut ou ne veut pas, grands yeux innocents d'un bleu métallique, malice aux coins de la bouche.

Je me demande ce qu'elle a pu devenir. Elle qui, sans que je ne sache pourquoi, et alors que rien ne concordait entre nous, elle la jeune fille belle comme une perle d'eau et moi, moi, qui ne suis pas beau, elle qui décida, un soir de fête entre amis trop arrosé de vin de fleurs méthusiennes, de mêler ses doigts aux miens, sa salive à la mienne et de nouer sa langue à ma langue.

Je croyais rêver, délirer, halluciner. Je ne pouvais m'empêcher de penser que cela ne s'était produit que dans les sombres replis reptiliens et froids de mon esprit retourné par trop d'alcool. Au matin, rien que mon haleine suffit à me convaincre que cela ne se pouvait pas pour de vrai. Mais, quand je la revis le soir, elle ne me laissa pas le temps de m'angoisser. Un chaud baiser se posa sur mes lèvres, un sourire tendre habillait son doux visage. Je tenais un ange.

Je venais de hisser le vilain petit canard que j'étais quelques échelons plus haut. Je m'extirpais péniblement de la gangue de boue qui m'emprisonnait au fond de mon trou sordide. Dire que je la croyais à moi.

Plus dure sera la chute, me murmurait obstinément une voix malingre et vinaigrée, fuite viciée de mon surmoi, émanation méphitique de mes pensées les plus sombres. Cette insidieuse invitée permanente avait raison. Comme toute créature ailée, l'ange s'est envolé.

Un refrain d'une chanson de Jacques Brel cette fois, allez, le dernier vieil artiste du XX^e de ma connaissance, s'invite entre les murs gris de la chambre noire qu'est devenue ma tête. Elle commence comme ça, je crois :

« Nous étions deux amis et Fannette m'aimait »

pour finir comme ça :

« Nous étions deux amis et Fannette l'aimait ».

Train, Étoiles, Sale Gueule

48382011

Subtil, non ? Tout bascule sur un simple changement d'article. Pareil dans mon cas. Nous étions deux amis et petite soeur m'aimait, puis nous étions deux amis et petite soeur l'aimait. Tout s'effondra autour de moi en un seul coup d'oeil échangé. Comme si la lame brûlante d'un poignard sadique me transperçait de part en part. Si la fenêtre de la bulle habitationnelle où nous nous trouvions pour une fête avait pu s'ouvrir, je me serais jeté dans le vide. Au lieu du vide de la fenêtre, c'est dans celui d'une bouteille que je finis par me jeter. Résultat pas beau à voir.

Je ne lui en veux pas. Je ne lui en ai jamais voulu. Comment le pourrais-je ? J'ai toujours essayé de comprendre ses réactions de femme. Quand tu te regardes dans la glace et que ta gueule te donne envie de pleurer, il y bien a un moment où il faut essayer de comprendre ses réactions des femme. Comprendre qu'elle ne veuille pas rester contre toi, dans tes bras. Le plus important, c'est qu'elle soit heureuse. Alors, il vaut mieux qu'elle le soit avec un autre que malheureuse avec un boulet comme moi.

J'espère que c'est le cas. Rien que pour ça, j'aimerais bien savoir ce qui se passe dans sa vie, dans celles des autres avec qui j'espérais quelque chose d'un peu intime.

J'aurai bien aimé apprendre ce qui lui passa par la tête, ce soir là, pour qu'elle vienne si près de mon orbite personnelle et m'accueille dans la sienne, même pour une si courte durée. Je pense que je ne saurai jamais. Vu le peu de temps qu'il me reste. Les radars d'accotement clignotent depuis une minute. Quelque chose me colle au train quelque part et ce n'est sûrement pas le traîneau du Père Noël.

Comme une étoile, je vais m'éteindre dans le froid silence sidéral, l'Aéro Ferroviaire Astronautique va me couper le sifflet. Cette grande famille ne tolère pas beaucoup les écarts de comportement comme la désertion et le détournement d'un engin leur appartenant.

Volonté de faire un exemple, ils m'envoient leurs gadgets téléguidés à tête nucléo-corrosive. Il suffira d'une légère éraflure sur la carlingue pour que mon Delphinapterus Leucas Bravo 0-4-13 se disloque le temps d'un soupir.

Exactement ce que je cherche. Pour une fois, je ne servirai plus de ligne jaune mais d'exemple.